Document généré le 19 avr. 2024 11:32

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Gilles Bélanger

Bruno Roy

Numéro 134, été 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36580ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, B. (2009). Compte rendu de [Gilles Bélanger]. *Lettres québécoises*, (134), 45–45.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BRUNO ROY

☆☆☆☆ 1/2

Douze hommes rapaillés chantent Gaston Miron
CD, Ad Litteram/Spectra musique, 2008.

Voix multiples pour un seul

« C'est la simplicité qui marche », insiste Gilles Bélanger qui a mis des musiques sur des poèmes de Gaston Miron, et que l'on retrouve dans l'album *Douze hommes rapaillés*, paru à l'automne 2008. Selon le compositeur, on peut aller vers le vers libre et faire une bonne chanson. Délaisser la rime n'empêche pas la musicalité.

Cette conception de la chanson montre bien que Gilles Bélanger n'en est pas à ses premières armes. Jadis batteur, aujourd'hui multi-instrumentiste, sa musique folk vient de Bob Dylan et de la génération des Beatles. Comme bien des musiciens au Québec, il a fait partie d'un groupe musical des années soixante en Gaspésie, groupe yéyé s'il en est, appelé « Les révoltés ». Ainsi qu'il le dit lui-même, l'auteur-compositeur-interprète vient de la filière chanson (le western, la chanson française et le folk américain). Avec la rime, le refrain et le couplet, d'un point de vue québécois, le compositeur vient plus précisément du mouvement chansonnier. Puis, trois albums sont parus : *La traversée* (1980), *Mama Lucy* (1994), et *Hymne au fleuve* (1997). Instigateur de projets artistiques, il a participé à l'écriture et à la composition de deux comédies musicales : *La saga du golf* (1984) et *Rock et fleuve* (1996). Son recueil *Chansons de bord de mer* (1994), préfacé par nul autre que Pierre Flynn, réunit les textes de ses trois premiers albums.

PUIS VINT CHLOÉ SAINTE-MARIE

Puis vint l'aventure exceptionnelle de trois autres albums qu'il a faits en collaboration avec Chloé Sainte-Marie qui ne peut, ici, être oubliée. Pas plus que Denise Boucher qui, dès le premier album, *Je pleure, tu pleures*, a introduit Gilles Bélanger auprès de Chloé, et dont le travail en atelier a permis de poursuivre une collaboration exceptionnelle. Ainsi, le compositeur d'inspiration folk a mis en musique trente-quatre des quarante-quatre poèmes si bien chantés par Chloé, laquelle demeure le point de départ de toute cette aventure esthétique qui a réuni des poètes aux voix diverses, celles de Gaston Miron, Gilles Carle, Denise Boucher, Patrice Desbiens, Roland Giguère, Alexis Lapointe. Avec la voix de Chloé, à travers les musiques de Gilles Bélanger, la poésie avait trouvé sa carte de visite. Et cela, nonobstant ce que Monique Leyrac pensait des poèmes de Gaston Miron : « Bien sûr, il y a des auteurs que j'aimerais faire. Je pense à Gaston Miron. Mais s'il faut que ce soit fait, ce sera par d'autres. Dans le cas de l'œuvre de Miron, je verrais beaucoup plus une voix d'homme que la mienne[1]. »

Or, si Chloé Sainte-Marie a si bellement contredit Monique Leyrac, dès le départ de cette aventure, ce fut sa grande intuition ; Gilles Bélanger avait compris qu'il pouvait faire du Miron en chanson. Son projet de *Douze hommes rapaillés* est né autour d'une bouteille de vin et d'une guitare. « Miron, c'est un gars », se disait-il. Sa compagne Johane et lui se posaient la question suivante : quelle voix d'homme chanterait quel poème mis en musique ? La chanson *Ce monde sans issue*, par exemple, Bélanger entendait Daniel Lavoie la chanter, et son intuition ne s'est jamais démentie. Voici que douze auteurs-compositeurs-interprètes connus ont prêté leur voix à des paroles et des musiques qui ne sont pas les leurs. Il y a là une générosité créatrice qui ajoute sans conteste une plus-value artistique à l'album. La voix de chaque interprète porte le texte et la musique à la hauteur des poèmes de Miron. Acceptant d'être interprète seulement, aucun des chanteurs n'a imposé ses vues personnelles et artistiques, mais en même temps la personnalité de chacun, fragile autant que puissante, s'affirme de façon fidèle mais originale. Ainsi est né l'album hommage *Douze hommes rapaillés* avec un clin d'œil, dans le titre, aux douze apôtres, aux douze salopards, voire aux douze hommes en colère.

LA MUSIQUE PROLONGE LE TEXTE

Outre les poèmes de Miron, l'incontournable et irrésistible musique de Gilles Bélanger prolonge le texte, leur donne une durée. Ici, la musique, aux accords de guitare et de country folk, est une sorte de thématique en soi. Ce son acoustique n'est pas sans rappeler, entre autres, Bob Dylan aux États-Unis et Richard Desjardins au Québec. « Je fais mes choix à partir de là où ça chante, précise le compositeur. Pas besoin de rimer, pourvu que ça sonne. » La musique s'entend à travers les mots. Pour lui, dans le texte, il y a un univers mélodique. Tout le travail du compositeur est d'y accéder. Or, Bélanger y accède avec un rare talent. Créateur exceptionnel de grandes mélodies, mots et musiques réunis coulent naturellement. Souvent lente au début, se promenant dans son univers musical, ses mélodies accrocheuses et émouvantes se déploient en crescendo.

Techniquement, voire instinctivement, chez Bélanger, la chanson nous ramène souvent à un leitmotiv qui se trouve dans le refrain, par exemple. Le refrain lui permet de trouver ce qui lui manque pour, musicalement, se raccrocher au texte. Ainsi, il y a adaptation du poème, c'est-à-dire déplacement de certains vers (« La route que nous suivons ») ou reprise en boucle du titre original du poème « Désemparé », devenu l'émouvant refrain de la chanson si intensément interprétée par Plume. Ici, toujours, Miron est actuel et lucide : « Nous marchons, ignorants de la trappe des gouffres/Vers l'horreur des demains sans paix ni charité/Désemparé. »

LOUIS-JEAN CORMIER : « MAGNIFIEUR DE CHANSONS »

Musicalement, les percussions n'enlèvent rien à la simplicité de l'émotion. En effet, les arrangements de Louis-Jean Cormier génèrent une complicité musicale qui accompagne la richesse des voix dans lesquelles, simple et riche, une modernité sonore affirme sa pleine maturité. Il faut dire que Louis-Jean Cormier, dont Gilles Bélanger dit qu'il est un « magnifieur de chansons », connaissait le travail du compositeur puisqu'il avait été l'un des musiciens dans les premiers spectacles de Chloé Sainte-Marie. Réalisateur de l'album et responsable des arrangements, le chanteur du groupe Karkwa a imprimé aux chansons une unité de ton extraordinaire. Les mêmes musiciens pour tous les chanteurs. Il faut parler d'une réalisation impeccable dont l'intérêt permet une large écoute : disons de quatorze à soixante-dix-sept ans.

L'album *Douze hommes rapaillés*, c'est un projet qui dépasse les intérêts personnels de chaque interprète et va beaucoup plus loin que le succès immédiat. Textes intemporels, fluides, lucides, rageurs parfois, tout Miron s'y trouve : amoureux, militant, angoissé, son attachement à ses origines, à sa terre. Un disque majeur, et pas seulement à cause des poèmes de Miron. En raison aussi des musiques. Le chroniqueur Sylvain Cormier, de Radio-Canada (*Fréquences libres*), a raison de parler d'un disque hors catégorie : « C'est un album pour maintenant et pour toujours. » Un chef-d'œuvre en tout point. Oui, grâce à la musique de Bélanger, la chanson est élargissement du poème.

---

1. Pierre Beaulieu, « Monique Leyrac réinvente Félix Leclerc », *La Presse*, 8 janvier 1977, p. D-4.